

Notes de lecture à propos des deux derniers livres de Jean Cayrol

Jacques Folch-Ribas

Volume 18, numéro 1 (103), janvier–février 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30950ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Folch-Ribas, J. (1976). Compte rendu de [Notes de lecture à propos des deux derniers livres de Jean Cayrol]. *Liberté*, 18(1), 87–90.

Littérature française

NOTES DE LECTURE À PROPOS DES DEUX DERNIERS LIVRES DE JEAN CAYROL



Histoire de la Forêt, par Jean Cayrol. Récit (Seuil), 238 pages, 1975.

Histoire d'une Maison, par Jean Cayrol. Roman (Seuil), 283 pages, 1976.



Je me plaignais ici même qu'il n'y avait plus de romans. Pessimiste, va ! Je devais être d'une humeur d'hiver (j'aime l'hiver, surtout l'hiver dernier) et le soupçon de printemps que l'on voit sourdre quand tombent les feuilles du calendrier m'a conduit à de meilleurs sentiments. Grâce à Jean Cayrol, aussi. Deux livres d'un coup, l'un que j'ai relu et l'autre qui vient tout juste de paraître. C'est beaucoup. C'est agréable.



Dans une langue généreuse, touffue comme une forêt tropicale, parfois avec une touche de baroque, ou de maniérisme : la sapidité des lieux nous est rendue avec magnificence, elle nous monte aux sens... voilà comment est écrite cette *Histoire de la Forêt*. Et Jérôme, l'éternel voyageur, l'en-

fant émerveillé, le complice de tout ce qui est sylvestre, est un marginal, un absolu. Alors, des histoires incroyables lui arrivent, comme à tous ceux qu'une rigueur pousse, et une bonté (mais n'est-ce pas la même chose) et que porte le bonheur curieux.

J'ai l'impression que Jérôme est l'enfant des origines, blessé de tout (et de l'histoire), sauvé uniquement par la nature, et la nature la moins mièvre, celle des osmose originelles : « Je suis la strophe qui fait évoluer le choeur, l'irruption brutale dans l'accalmie des sèves, des vrilles et des crampons, l'enfant né d'une très ancienne peur et qui se met à la poursuite des bruits primordiaux, originels, le levain de la moisissure, le ferment des bactéries, un corps simple, inflammable, très léger dans l'air... » il y en a ainsi des pages, ce que c'est beau ! (Vous me connaissez, je m'emballer.)



Mais quel livre ! Et, ce qui est amusant, c'est de lire tout de suite après *l'Histoire d'une Maison*. Un roman, cette fois (mais la différence ?) d'une écriture si neuve, chez le même auteur, qu'on peut en avoir, au début, le souffle coupé.



C'est écrit par Siméon : pas possible, Cayrol est devenu Siméon !... Et Siméon, c'est un héros populaire (comme le *Front*, oui, ce bon gros *Front Popu* régnant sur la période d'avant-guerre, enrobé de guinguettes, d'accordéons, de tandems, de pantalons-de-golf et de films de Renoir). Donc, Siméon, homme simple — voire simpliste — ronronne au creux du peuple, appelle sa femme Odette « ma biche », et achète son céleri chez Felix Potin. Toute une époque. On lit *l'Illustration*. Et alors surgissent des pages désopilantes, copiées des annonces alléchantes : voilà Siméon qui se met à parler comme un représentant de commerce en « jets d'eau conçus sans organe rotatif » ou en apéritifs dont on se demande « lequel a été inventé le premier : du soleil ou du Byrrh »... Non

seulement Cayrol est devenu Siméon, mais il est aussi Odette, et les enfants, et les amis Dedieu (qui ont des opinions politiques, comme c'est curieux...) et tout ce beau monde simple s'avance vers la guerre, simplement. La langue est du registre exact : obnubilés par une condition immuable, nos héros familiaux tâchent à se construire une bicoque affreuse, porteuse de tout l'impossible, et nous y sommes comme si nous y étions... Tout cela est léger, léger !...



Je me souviens avec plaisir de ce livre (ce roman) de Perec, qui s'appelait *Les Choses*. Là aussi, l'aliénation d'un jeune couple par l'objet, par le décor, était excellemment décrit. Seulement, dans *Les Choses*, le propos était si intellectualisé, si manifestement destiné à une élite pensante (oh tristesse de la littérature coupée du peuple, redondante, snob, qui vise une classe donnée et s'assure de n'être comprise que de ceux qui, déjà, savent ! Chevaux de bois, qui tournent en rond, de connaisseur à connaisseur, excusez-moi) je reprends : si manifestement amené par un « penseur », le vilain mot, à destination d'autres « penseurs », que le roman de Perec était une dissimulation. L'essai vêtu de la plume du roman, grâce à l'existence, falote un peu, d'un jeune couple inconsistant, volage, qui traversait le désert encombré de « gadgets » du monde actuel, poursuivant son rêve : celui de la possession des choses.

Dans *Histoire d'une Maison*, Siméon, Odette et leurs enfants, eux aussi, poursuivent ce rêve. Mais cette fois, les personnages sont l'os du roman. Ils en constituent tellement l'essentiel, que Cayrol lui-même se plie à leur langage, se glisse au lit de leurs amours et, pas voyeur pour deux sous, efface ses propres fantasmes pour être seulement (ou être enfin ?) le scribe indiscutable : celui qui n'intervient pas. C'est la parfaite transfiguration. Cayrol est devenu Siméon, tout comme Odette et les enfants lors de l'absence du père durant l'exode se croient investis du rêve paternel, et prennent en charge la construction de cette maison que Siméon désirait tant et qui, pourtant, les laissait, eux, un peu étonnés.



Écriture qui épouse, donc, les personnages. Écriture d'écrivain mettant son art au service du romancier. Le fin du fin, je crois bien (je le soupçonne).



Le brave lecteur que je suis se repose gentiment au creux de tant de drôlerie, et se retrouve soudain en pleine tragédie. Puisqu'il semble bien que la tragédie ne puisse se passer de simples, comme victimes. L'histoire a fondu sur Siméon comme un orage en plein champ : pas d'abri. Alors, le plus beau rêve devient de vivre, heure après heure, sans autre espoir que ne pas mourir. Mais Siméon ne le voit pas, lui : trop simple pour s'en apercevoir, il continuera de rêver.



Cette fois, à la fin du livre, Cayrol surgit brusquement, au détour d'un camp de Mauthausen que l'on sent par l'absence même de description. L'auteur se met en scène comme on jette sa dernière carte, discrète mais efficace, indiscutable, et l'auteur-acteur vient fixer le personnage de Siméon comme on épingle un papillon bien étudié, bien contemplé, avant de fermer définitivement le tiroir de lépidoptères.



Siméon, lui, meurt les yeux fixés sur l'horizon, comme le Lennie de Steinbeck, *des Souris et des Hommes*, regardait au loin la ferme tant rêvée... Il contemple, lui, la Maison. La sienne.



Se chercher une maison pour mourir, j'ai toujours su que c'était le fond du problème.

JACQUES FOLCH